Document generated on 06/01/2025 3:06 a.m.

Bulletin d'histoire politique

Bernier, Serge, Le Royal 22e Régiment 1914-1999, Montréal, Éditions Art Global, 1999, 442 pages

Gilles Piédalue

Volume 9, Number 1, Fall 2000

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1060441ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1060441ar

See table of contents

Publisher(s)

Bulletin d'histoire politique
Comeau & Nadeau Éditeurs

ISSN

1201-0421 (print)
1929-7653 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Piédalue, G. (2000). Review of [Bernier, Serge, Le Royal 22e Régiment 1914-1999, Montréal, Éditions Art Global, 1999, 442 pages]. *Bulletin d'histoire politique*, *9*(1), 199–206. https://doi.org/10.7202/1060441ar

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Bernier, Serge, *Le Royal 22e Régiment 1914-1999*, Montréal, Éditions Art Global, 1999, 443 pages.

•••

Gilles Piédalue, chercheur
Université du Québec à Montréal

L'ouvrage de Bernier s'inscrit dans le cadre de la célébration du 85e anniversaire de la fondation du régiment (1er octobre 1914). Ce document institutionnel s'adresse aux milliers de volontaires qui ont formé ses rangs. Sans prétention, dans un style simple et direct, l'auteur décrit l'organisation qui a ouvert l'armée canadienne aux Canadiens français. Exaltant les vertus de courage et de dévouement, décrivant avec autant de facilité le travail de l'état-major que celui des sections sur le terrain, Bernier réussit à dégager une image contrastée de la multitude de faits.

L'auteur évite les sujets qui pourraient ternir la réputation du régiment. Par contre, il aborde plusieurs aspects méconnus. L'ouvrage ressemble à un arbre bien fourni où chacun trouvera son compte. Mais l'absence de repères nuit à la compréhension et à son utilisation comme ouvrage de référence (absence d'index, de table des matières, d'identification des chapitres, de cartes, de liste des acronymes). De plus, l'absence de tableaux de statistiques descriptives (hommes, matériel, etc.) ne nous permet pas de suivre facilement l'évolution du régiment.

L'auteur définit son ouvrage comme un condensé des écrits disponibles sur le régiment et, à l'occasion, comme un complément (p. 12). Il entend centrer le récit plus sur l'unité que sur ses officiers, donner une voix à la multitude des serviteurs du régiment en retenant les témoignages d'acteurs moins connus (p. 12). Le chapitre sur la Première Guerre mondiale fournit l'exemple le mieux réussi de cette tentative.

Chapitre 1 «1914, entrée en guerre du Canada et création du 22e Bataillon »

Dès octobre 1914, 30 000 soldats canadiens partent pour l'Europe (p. 15). Créé à ce moment, le 22e Bataillon fera partie d'un second contingent de 15 000 hommes (p. 20). L'unité adopte la devise du Québec (p. 24). Faute de matériel anglais pour l'équiper, cette deuxième division ne sera engagée

en France qu'à l'automne suivant (p. 20). Commandée par un officier britannique, elle relèvera au front d'une unité britannique (p. 32).

Le bataillon subira des pertes énormes entre 1915 et 1918. Son effectif de plus de 1000 hommes sera renouvelé complètement au moins quatre fois (p. 32). Après son engagement au combat, tous les bataillons canadiens-francais levés après lui deviendront sa principale source d'effectifs (p. 21). À peine 5 % des volontaires viennent de la campagne. Célibataires, ils sont âgés en moyenne de 24 ans et sans expérience militaire (p. 33-34).

Chapitre 2 « Le bataillon se distingue en France au cours de la Première Guerre mondiale, 1915-1918 »

En octobre 1915, le corps d'armée canadien engagé en Europe regroupe 250 000 hommes (p. 36). Équipée et dirigée par les Britanniques (p. 37), cette armée ne sera commandée par un officier canadien qu'à partir de juin 1917 (p. 38-39). Les pertes canadiennes qui s'élevaient à près de 37 % en avril 1915, passeront successivement de 31 % à 15 % entre l'été 1916 et la fin du conflit (p. 38).

Le 22e Bataillon reçoit son baptême de feu à Courcelette en septembre 1915 (p. 50-51). Il s'illustrera ensuite dans les combats suivants : prise de la tranchée Régina près de Courcelette, octobre 1916 (p. 53) ; attaque sur Vimy montée par les deux premières divisions canadiennes, avril 1917 (p. 55) ; bataille de la Côte 70 près de Lens et première grande victoire canadienne remportée par un Canadien, août 1917 (p. 61) ; prise de Passchendeale, position perdue un peu plus tard par les Britanniques, novembre 1917 (p. 62-63) ; avancée sur Amiens où le régiment appuie les troupes de choc, été 1918 (p. 68) ; bataille autour de Chérisy, août 1918 (p. 71-72). La description de ces engagements se fait au niveau des sections d'assaut du régiment. Bernier traite avec facilité du détail des opérations sur le terrain. Par ailleurs, l'absence de cartes nuit à la compréhension des aspects tactiques des combats. Au niveau stratégique, cette absence ne permet pas de bien saisir le rôle du corps d'armée canadien dans le plan allié.

Chapitre 3 « L'entre-deux-guerres »

La démobilisation entraîne la disparition du régiment (p. 80). Il réapparaît en 1920 dans la Milice permanente et devient l'unité d'accueil des francophones dans l'armée régulière (p. 81-82). L'année suivante, le roi lui accorde le titre de régiment royal et le maréchal Foch en devient le premier colonel honoraire (p. 85). En 1927, le Royal 22e Régiment (R22eR) sera jumelé à une unité galloise, le Royal Welch Fusiliers (p. 88). Durant les années 1920, les difficultés du recrutement forcent l'engagement de recrues peu scolarisées, souvent analphabètes qu'il faut instruire. Cette situation

s'améliora durant les années de la Grande Dépression (p. 92). Jusqu'en 1939, pour commander une unité, les officiers canadiens devaient passer par un collège d'état-major en Angleterre ou en Inde (p. 93).

Avant la reconnaissance du droit de grève en 1933, on appelait l'armée pour maintenir l'ordre ou protéger les manufactures (p. 96-98). Ainsi, le R22eR remplaça les pompiers et les policiers de Québec pendant la grève de 1921. On l'appela successivement en 1921, 1923 et 1925 pour protéger des installations minières et sidérurgiques au Cap-Breton.

Entre les deux guerres, le R22eR restera pratiquement la seule structure d'accueil des francophones dans l'armée (p. 106). En 1938, 189 hommes composaient son effectif (p. 103). Un an plus tard, trois mois seulement après le l'entrée en guerre du Canada, le régiment encadrait plus de 800 hommes (p. 104). Entre 1939 et 1942, le gros des troupes canadiennes resteront cantonnées en Angleterre. Le Haut Commandement britannique les garde en réserve et les dédie à la protection du territoire (p. 110). Considéré comme une unité d'élite, le R22eR sera affecté à la défense de Londres (p. 110). On lui confiera, entre autres, la garde des résidences de la famille royale et de Churchill (p. 112, p. 114).). Le régiment ne prendra pas part au raid sur Dieppe (p. 112). Engagé dans les combats uniquement durant deux ans, le régiment connaîtra moins de perte qu'entre 1915 et 1918 même si proportionnellement le niveau des pertes se compare (p. 118).

Le volontaire du R22eR mesure en moyenne 5,5 pieds et pèse 128 livres. Âgé de 22 ans, issu d'une famille d'au moins quatre enfants, il est francophone et catholique (p. 119). Possédant à 87 % un travail au moment de l'enrôlement, les hommes proviennent pour les deux tiers d'autres régiments (p. 119-120). Les soldats de 1939-1945 sont de deux ans plus jeunes que ceux de 1914-1918. À 99 % des volontaires, ils se distinguent des soldats de 1914-1918 dont au moins 20 % étaient des conscrits (p. 120).

Chapitre 4 « Le R22eR s'illustre en Italie et en Hollande au cours de la Deuxième Guerre mondiale »

Ce chapitre fournit une excellente description du déroulement d'une campagne militaire typique de la Seconde Guerre mondiale. Le gros du chapitre traite de la campagne d'Italie. On y apprend par exemple qu'à peine 5 % des effectifs sont engagés à la fois dans un assaut, le reste du corps d'armée servant de réserve (p. 122-123). En gros sur un mois, l'activité d'une unité d'infanterie se partage de la façon suivante : une semaine en première ligne, une semaine en appui direct aux troupes de choc, deux semaines au repos et à l'entraînement. La campagne d'Italie commence par le débarquement en Sicile en juillet 1943 où le régiment est gardé en réserve (p. 127). En plus du R22eR, trois autres régiments canadiens-français y combattront

(p. 125). Le corps d'armée canadien tient le flanc gauche de la 8e armée britannique (p. 127). Après la libération de la Sicile, les Alliés débarquent en Italie continentale en septembre 1943. Le régiment est aussi gardé en réserve lors de cet événement (p. 131-132).

La libération de l'Italie allait prendre vingt mois. Puisqu'il est considéré comme un régiment d'élite, le commandement allié l'utilise pour exploiter d'éventuelles percées. Par exemple, il fut engagé le dernier à Ortona en décembre 1943, après que les autres unités canadiennes eurent été amputées de moitié par la violence des combats (p. 137). Il en sera de même en mai 1944 lors des trouées britanniques dans les deux grands dispositifs défensifs des Allemands en Italie (les lignes Gustav et Hitler, p. 153-158). Rome est libérée un mois plus tard. Le roi George VI profitera de l'occasion pour inspecter le régiment dont il est le colonel en chef (p. 158). Durant l'automne de 1944, la ligne Gothique, dernier rempart allemand en Italie du Nord, subit les attaques des Alliés. Comme depuis le début de la campagne, le régiment reçoit principalement pour mission d'exploiter les brèches pratiquées par les troupes de choc (traversée du Marano, p. 161 ; prise de San Fortunado, Savio, Russi et Bagnacavallo, p. 166-167, p. 170, p. 172).

À la fin de l'hiver 1945, le régiment reçoit une nouvelle affectation. À partir de la frontière belge, il doit progresser vers Amsterdam et tenter de dégager des principaux ports hollandais encore tenus par les Allemands (p. 177). En mai, la guerre prend fin et le régiment rentre à la fin de l'été après avoir désarmer les irréductibles d'une des dernières places fortes allemandes en Hollande (p. 179). À la fin de ce chapitre, Bernier concède que le R22eR n'est plus la filière unique de l'intégration des francophones dans l'armée régulière au Canada. Durant la Seconde Guerre mondiale, au moins trois autres régiments d'infanterie reçurent le baptême du feu, le Fusiliers Mont-Royal, les régiments de Maisonneuve et de la Chaudière (p. 181, p. 184).

Chapitre 5 « L'Après-guerre, l'ONU et la guerre de Corée, l'OTAN, 1946-1970 »

De retour à la Citadelle de Québec, le régiment reprend la vie de garnison. Entre 1946 et 1950, il répondra à cinq appels pour combattre de grands incendies (p. 193). En 1950, dans le cadre de la stratégie de l'OTAN, le régiment deviendra une unité parachutiste capable d'intervenir rapidement dans l'Arctique en cas d'attaque russe (p. 191). Le déclenchement de la guerre de Corée ne modifiera pas cette fonction défensive, mais entraînera la formation d'un bataillon supplémentaire au sein du régiment (p. 198-199). Équipé par les Américains et entraîné à Seattle, ce bataillon arrive en Corée en mai 1951 (p. 203). Le contingent canadien sert quelques mois dans la 25e division américaine. Il passe ensuite dans la division du Commonwealth

(p. 204). En appui aux troupes de choc américaines, le R22eR suit l'avancée jusqu'à la stabilisation du front à la fin de l'été 1951.

À partir de ce moment, l'unité sera affectée à la patrouille d'un secteur du front. Celui-ci s'établira en gros le long du 38e parallèle, ligne de démarcation qui changera peu jusqu'à l'armistice en juillet 1953 (p. 206). L'ONU choisit d'arrêter son offensive sur cette ligne et de la tenir à tout prix jusqu'à la fin du conflit (p. 210). Dans cette stratégie défensive, le rôle de l'unité se limite à la surveillance des mouvements ennemis, au renforcement du système défensif et à la résistance aux tentatives de percée. Cette stratégie avantage l'adversaire qui peut concentrer ses forces sur les points jugés fragiles (p. 210). Le front tiendra mais au prix de pertes importantes. Malgré les problèmes de recrutement de volontaires à partir de 1952 (p. 259-260), les trois bataillons du R22eR se trouveront engagés à tour de rôle tout au long du conflit impliquant plus de 3000 hommes (p. 277).

En novembre 1953, les bataillons du régiment sont dispersés sur trois continents. Le premier monte la garde au Canada, le deuxième s'entraîne en Allemagne dans le cadre de l'OTAN et le troisième surveille le cessez-le-feu obtenu par l'ONU en Corée. Avec l'intensification de la guerre froide, deux bataillons de réserve s'ajouteront au régiment l'année suivante (p. 284).

Chapitre 6 « Les bataillons du R22eR, 1955-1970 »

De 1955 à 1970, le régiment s'occupe à trois tâches principales : cantonnement et entraînement en Allemagne dans le cadre du dispositif de défense de l'OTAN, missions de maintien de la paix de l'ONU et aide au pouvoir civil canadien dans le cas de force majeure (p. 288). À tour de rôle, les différents bataillons du régiments séjourneront en Allemagne durant cette période. En 1957, l'intégration de la nouvelle armée allemande rendra désuet le plan de repli stratégique sur le Rhin en cas d'attaque soviétique (p. 320). Le nouveau plan prévoyait d'arrêter les Russes sur la Weser et l'anéantissement de leurs arrières par des frappes nucléaires.

Les crises de Berlin (1961) et de Cuba (1962) éprouveront bientôt la volonté des belligérants d'utiliser l'arme nucléaire (p. 322). En 1965, officieusement plus personne n'entend utiliser cette arme et l'OTAN révise sa stratégie. La ligne d'arrêt sera repoussée jusqu'à la frontière de l'Allemagne de l'Est. Cette révision tenait aussi compte du retrait de la France du pacte défensif en 1967 (p. 326). Si dans l'éventualité d'un conflit nucléaire il fallait disperser les troupes, le retour à un contexte de guerre classique demandait de les concentrer. La nouvelle stratégie entraînera le déplacement du cantonnement du R22eR du nord vers le sud de l'Allemagne en 1970 (p. 327). La diminution de la tension en Europe provoquera simultanément une réduction des budgets et des effectifs militaires au Canada.

C'est dans ce contexte que se réalisera l'intégration de la marine, de l'armée et de l'aviation en une seule force à partir de 1968 (p. 326).

De 1955 à 1970, le régiment soutiendra les pouvoirs publics dans plusieurs moments difficiles : inondation de la rivière Chaudière à Beauceville, 1957 (p. 294) ; feu de forêt à Gander, 1961 (p. 303) ; accident aérien de Sainte-Thérèse, 1963 (p. 298) ; grève des gardiens de la prison de Saint-Vincent-de-Paul, 1963 (p. 298) ; protection des installations de la défense au Québec contre le terrorisme, 1964 (p. 310) ; surveillance et patrouille dans la région de Montréal, crise d'octobre 1970 (p. 303-304).

À partir de la fin des années 1950, les francophones prendront une place plus important dans l'armée canadienne et son caractère britannique s'amenuisera. Même si en 1959 la reine était toujours colonel en chef du R22eR et que le régiment restait affilié au Royal Welsh Fusiliers, l'unité obtenait le droit de commander en français la parade (p. 289-290). En 1965, les forces canadiennes recevront le nouveau drapeau canadien (p. 292). L'unification des trois armes en 1968 allait permettre de concentrer la formation des recrues francophones à l'École militaire de Saint-Jean (marine, armée et aviation) et ensuite à l'École des armes de combat de Valcartier (infanterie, char blindé, artillerie) (p. 346).

À l'origine de cette révolution tranquille, le général Allard, celui qui créa en 1965 la Force Mobile et plus tard le 5e groupe de combat pour les Canadiens français (p. 313).

Chapitre 7 « Au service de la communauté internationale 1970 à 1999 »

Entre 1964 et 1993, l'amenuisement de la menace soviétique entraînera des modifications de la stratégie de l'OTAN et du rôle du R22eR dans ce dispositif. De 1964 à 1987, le régiment occupe une position stratégique dans la protection du flanc nord de l'Europe et s'entraîne régulièrement en Norvège (p. 363). Il fournit un bataillon à la Force mobile de l'Organisation. Après 1987, les efforts du Canada seront concentrés dans le centre de l'Europe (p. 364). Puis en 1993, le retour du 1e bataillon du R22eR mettra fin à la présence canadienne en Allemagne (p. 393).

Durant cette dernière période au Canada, le support des différents bataillons du régiment aux autorités civiles prendra les formes suivantes : service de sécurité aux Jeux olympiques de Montréal, 1976 (p. 361) ; relève des gardiens des prisons fédérales en grève en 1975 (p. 372) et en 1976 (p. 362) ; crise d'Oka et de Kahnawake, été 1990 (p. 366) ; inondation au Saguenay, 1996 (p. 370) ; débordement de la rivière Rouge, 1997 (p. 370) ; grand verglas au Québec, 1998 (p. 370).

Si les activités du régiment au sien de l'OTAN connaissaient un net ralentissement pendant cette période, celles réalisées dans le cadre des missions de paix de l'ONU prenaient une place prépondérante. La liste des interventions du R22eR, qui participe à ce genre d'opération depuis 1948, allait s'allonger rapidement : Cachemire, 1948 (p. 329) ; Corée, 1950-1954, Laos et Cambodge, 1954-1973 (p. 329) ; Chypre, 1964-1992 (p. 421) ; Égypte, 1975 (p. 373) ; Cambodge, 1992 (p. 370) ; Somalie, 1991-1993 (p. 360, p. 434) ; ex-Yougoslavie, 1992-1997 (p. 370) ; Haïti, 1996-1997 (p. 440).

Le chapitre sur Chypre illustre bien le travail d'une force de maintien de la paix dans une mission type. À partir du moment où l'ONU obtient un cessez-le-feu entre deux belligérants, ses troupes se chargent de faire respecter l'entente. Le long de la ligne de démarcation, les patrouilles de l'ONU inspectent les positions adverses, notent les infractions, enquêtent sur les coups de feu et réunissent les factions rivales (p. 408-409). Sur le terrain, le régiment s'occupe aussi de travaux humanitaires (approvisionnement, courrier, escorte, visites d'hôpitaux, travaux d'infrastructure) (p. 410). Si la mission à Chypre avait connue des moments critiques, celle en ex-Yougoslavie s'avéra plus périlleuse en raison des violations constantes des cessez-le-feu (p. 427). Au Canada, les restrictions budgétaires compliquèrent la situation en forçant l'intégration de réservistes dans les unités régulières (p. 379). En 1992, le tiers du contingent engagé en Bosnie se composait des réservistes (p. 424).

En conclusion, Bernier rappelle le rôle central du régiment dans l'histoire de l'affirmation des Canadiens français dans l'armée canadienne (p. 442). Il souligne l'importance de l'unité dans la formation de milliers de francophones depuis 1914 et leur rayonnement dans toute les sphères de la société canadienne (p. 444).

On comprend son silence sur certains événements controversés et le traitement expéditif de pages moins glorieuses du régiment (conscriptions de 1917 et de 1942 et ses remous au Québec ; utilisation des troupes lors de grèves durant les années 1920 ; scandales en ex-Yougoslavie (l'affaire de Bakovici) et en Somalie (tortures à Belet Huen) impliquant des troupes canadiennes, les comportements excessifs du 1e Commando dissous en 1995, le rôle du régiment dans la crise d'octobre 1970 au Québec, etc.). Son admiration inconditionnelle pour son unité l'amène aussi à réduire même après 1939 les autres régiments canadiens-francais au simple rôle de réserve d'effectifs pour le R22eR. Centré uniquement sur l'histoire de son unité, Bernier aborde par ailleurs une foule d'aspects qui pourraient faire l'objet d'un approfondissement. Citons la place occupée par les membres de certaines familles dans l'état-major du régiment (p. 296), les liens entre le régiment et le milieu des affaires (p. 90, p. 100, p. 105).

Bernier a choisi un traitement apolitique des événements. Fidèle à la tradition militaire canadienne, il aborde la fonction militaire comme un service public parmi d'autres, entièrement soumis à la volonté du politique. L'auteur ne nous apprend rien sur les relations entre les pouvoirs militaire et politique. Il se garde aussi de traiter des tensions à l'intérieur de l'armée ou du régiment. Il ne fait aucun commentaire sur la place donnée aux forces canadiennes dans la stratégie alliée durant les deux guerres mondiales, dans celles de l'OTAN et de l'ONU. Enfin, Bernier nous offre l'histoire officielle de son régiment dans le cadre de la célébration d'un anniversaire. On y trouve le point de vue d'un officier qui connaît bien les rouages internes de l'armée, mais surtout celui d'un Canadien français reconnaissant au R22eR d'avoir permis à tant de francophones de faire carrière dans l'armée canadienne.